Les engagements de l'émigration italienne antifasciste face à la guerre d'Espagne : les époux Schiavetti

Autor(en): **Prezioso, Stéfanie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **13 (1997)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-540749

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES ENGAGEMENTS DE L'ÉMIGRATION ITALIENNE ANTIFASCISTE FACE À LA GUERRE D'ESPAGNE : LES ÉPOUX SCHIAVETTI

Stéfanie PREZIOSO

> *« Ta compagne comme la mienne* [...] *fut éprouvée par les peines de l'exil. Ces créatures valent beaucoup plus que nous et pourtant elles n'ont l'air de rien. Les générations futures devront les remercier beaucoup plus que nous. »* [1]

Au cours de la guerre civile espagnole, se constitue à Zurich un « Comitato femminile della Scuola Libera Italiana » (Comité féminin de l'Ecole libre italienne). Giulia Bondanini, une des principales fondatrices du Comité, est l'épouse de Fernando Schiavetti, l'ancien secrétaire du Parti républicain italien, exilé dans cette même ville de 1931 à 1945. Les nombreux émigrés économiques italiens antifascistes résidant à Zurich, pour la plupart depuis la fin du XIXe siècle, avaient été actifs dès l'arrivée au pouvoir de Mussolini[2]. Une forte communauté républicaine et un groupe particulièrement bien organisé de socialistes italiens avaient créé, en 1926, un comité pour la lutte antifasciste appelé « Lega della libertà » (ligue pour la liberté). En 1931, cette ligue fondait l'Ecole libre italienne de Zurich, destinée à contrer l'organisation de l'émigration économique italienne par le fascisme. Dès cette date, Fernando et Giulia Schiavetti jouèrent un rôle dans la bonne marche de l'école. Fernando en fut le professeur en titre, Giulia une remplaçante officieuse et efficace. Le programme scolaire, l'organisation de fêtes – sources essentielles pour financer leurs objectifs antifascistes – et de conférences, la diffusion de la presse antifasciste, etc. montraient s'il en était besoin l'extraordinaire vitalité du combat antifasciste dans cette ville[3]. Lorsque la guerre civile d'Espagne éclate,

---

1. Marvasi à Fernando Schiavetti, 7 juin 1937, in Archives Fédérales, E 4320 (B), 1974/47, bd. 36. Tous les textes cités dans cette contribution ont été traduits de l'italien par mes soins.
2. Le canton de Zurich était le second canton en ordre d'importance de l'émigration économique italienne et comptait dans les années vingt et trente 16 000 émigrés italiens ; cf. Mauro Cerutti, « Alcuni cenni sull'emigrazione romagnola in Svizzera dalle origini al periodo fascista », in *Antifascisti romagnoli in esilio*, Florence : La Nuova Italia, 1983, p. 79.
3. Sur la situation de l'émigration italienne à Zurich durant cette période, voir Mauro Cerutti, *Alcuni cenni..., op. cit.* ; pour une biographie des années d'exil de Fernando Schiavetti voir entre autres Elisa Signori et Marina Tesoro, *Il Verde e il Rosso ; Fernando Schiavetti e gli antifascisti nell'esilio, fra repubblicanesimo e socialismo*, Florence : Le Monnier, 1987 ; voir également les mémoires de sa fille cadette, Franca Magnani, *Una famiglia italiana*, Milan :

les antifascistes italiens à l'étranger vont se trouver face à deux choix d'engagement: celui en armes sur le terrain du front espagnol, et celui de l'organisation de réseaux d'entraides morales et matérielles à la République espagnole et à tous ceux qui la soutiennent. Giulia, avec la création du Comité féminin, s'insère dans ce second type d'engagement. Fernando, quant à lui, tente désespérément de quitter la Suisse pour combattre en Espagne aux côtés de la République, voulant suivre en cela l'exemple de nombreux antifascistes italiens. Les époux Schiavetti représentent, dans ce sens, les deux faces d'une même pièce! La lettre de juin 1938 du communiste italien émigré en Suisse Guido Tedaldi au Comité féminin – reproduite en annexe – peut en donner une bonne illustration.

«Aujourd'hui en Espagne, demain en Italie...»

Dès 1936, les exilés politiques italiens en Europe tentent de se rendre sur le lieu du conflit. Après plus de 10 ans d'exil, la prise d'armes en Espagne représente à leurs yeux la forme ultime du combat contre le fascisme. Avec la guerre civile, il ne s'agit plus d'une épreuve de force fondée sur l'écrit et le discours. Ils ont enfin l'occasion de montrer à l'émigration économique italienne, au régime fasciste et à la supposée résistance intérieure, qu'eux aussi sont capables de prendre des risques. Jusque-là, les membres éminents de partis politiques antifascistes italiens exilés depuis 1926 – les *fuorusciti* – n'avaient eu, en règles générales, que très peu de prises sur l'émigration économique italienne installée depuis la fin du XIXe siècle, principalement en France et en Suisse. Ils n'avaient d'ailleurs pas cherché à en avoir et s'étaient contentés d'organiser l'émigration politico-économique qui avait quitté le territoire italien à la suite des persécutions des escouades fascistes au début des années vingt. Or, dès l'été 1936, la possibilité de pouvoir enfin combattre face à l'ennemi fasciste et le vaincre avait poussé une partie de cette émigration économique vers les organisations antifascistes. Des émigrés et les exilés italiens s'engagent donc dans le conflit espagnol; la plupart sont des ouvriers. En tout, ils seront environ 4000 venus de tous les coins du monde, y compris d'Italie[4]. Carlo Rosselli, fondateur en France en 1929 du mouvement «Giustizia e Libertà» (Justice et Liberté), groupement socialiste libéral puis, dès

---

Feltrinelli, 1991; sur sa présence à Zurich voir mon article, «L'exil dans l'exil d'un fuoruscito: Fernando Schiavetti à Zurich (1931-1945)», *Les Annuelles*, n° 6, Lausanne, pp. 85-126.

4. Cf. *La Spagna nel nostro cuore (1936-1937): tre anni di storia da non dimenticare*, Rome, Associazione Italiana Combattenti Volontari antifascisti di Spagna (AICVAS), 1996. Ce dictionnaire tient compte des Tessinois, des Croates et des Slovènes. Pourtant le chiffre ne me semble pas particulièrement gonflé. En effet, tant que l'absence d'une étude complète sur l'engagement de l'émigration italienne – comprenez les émigrés de la première et seconde génération ainsi que les naturalisés – ne sera pas comblée, il sera impossible d'évaluer le nombre d'Italiens engagés dans le conflit. Ceci est d'autant plus important que cette évaluation permettra d'estimer enfin la part des Italiens vivant à l'étranger dans l'engagement d'une

1934, socialiste révolutionnaire, est le plus célèbre d'entre eux[5]. Depuis radio Barcelone, le 13 novembre 1936, il lance un appel qui depuis lors ne cessera de hanter toutes les bonnes volontés antifascistes:

> *«Aujourd'hui en Espagne, demain en Italie* [...]. *Frères, compagnons italiens, écoutez, c'est un volontaire italien qui vous parle de radio Barcelone, au nom de milliers de combattants italiens.*
> *Ici on combat, on meurt, mais on gagne aussi pour la liberté et l'émancipation de tous les peuples. Aidez, vous Italiens, la révolution espagnole. Empêchez le fascisme d'appuyer les généraux factieux et fascistes* [...]. *Plus vite l'Espagne prolétaire vaincra, plus vite surgira pour le peuple italien le temps de la revanche.»*[6]

Pour Fernando Schiavetti, le problème, en 1936, ne se pose pas dans des termes fondamentalement différents. Exilé en France de 1927 à 1931, actif dans tous les mouvements de l'antifascisme organisé – notamment de la Ligue italienne des droits de l'homme (Lidu) – Fernando Schiavetti avait longtemps milité pour l'idée que la préparation de la lutte antifasciste devait se faire à l'extérieur[7]. Les actions vers l'intérieur que le mouvement de Carlo Rosselli avait promues – la plus célèbre d'entre elles étant le vol Bassanesi en 1930 – n'avaient provoqué que peu d'enthousiasme chez Schiavetti[8]. Pourtant, à partir de 1935, date à laquelle il fonde le mouvement «Azione Repubblicana e Socialista» (Action républicaine et socialiste), l'optique change, et le terrain italien devient prioritaire. Un bulletin à usage interne souligne en effet, que la lutte antifasciste à l'étranger est devenue de plus en plus difficile[9]. De plus, son

---

frange de la population des territoires d'accueil. A mon avis pour des pays comme la France et la Suisse – respectivement premier et second pays d'émigration italienne en Europe – cette étude est indispensable et reste encore à faire.

5. Sur ce mouvement voir entre autres: Aldo Garosci, *Storia dei fuorusciti,* Bari: Laterza, 1953; Id. *Vita di Carlo Rosselli,* 2 vol., Florence: Valecchi, 2e édition, 1973; ainsi que les deux introductions de Costanzo Casucci à la publication des écrits de Carlo Rosselli, cf. Carlo Rosselli, *Scritti dell'esilio,* Costanzo Casucci (dir), 2 vol., Turin: Einaudi, 1992.

6. Carlo Rosselli, «Oggi in Spagna, domani in Italia», in Id., *Scritti dell'esilio: dallo scioglimento della Concentrazione antifascista alla guerra di Spagna* (1934-1937), Costanzo Casucci (dir), Vol. II, Turin, Einaudi, 1992, p. 428. Le texte a été publié par le journal du mouvement «Giutizia e Libertà», le 27 novembre 1937.

7 Sur son exil en France voir Marina Tesoro, «Un leader dissidente», in Elisa Signori et Marina Tesoro, *Il Verde e il Rosso..., op. cit.*, pp. 3-80.

8. Bassanesi avait survolé le territoire italien en juillet 1930 et y avait lancé des manifestes antifascistes. Sa course se termine par un crash en territoire helvétique; sur le vol Bassanesi, voir Mauro Cerutti, *Le Tessin, la Suisse et l'Italie de Mussolini (1921-1935),* Lausanne: Payot, 1988, pp. 382-428.

9. «Quel che ci proponiamo di fare», *Azione Repubblicana e Socialista,* num. unique, 20 octobre 1935, Fonds Schiavetti, B. 29, fasc. 3, sousfasc. 34, Institut historique de la résistance en Toscane (ISRT).

combat si actif en France avait subi une phase d'arrêt qui semblait ne plus vouloir se terminer depuis son installation en Suisse. Dans ce pays, la quasi totale absence de *fuorusciti*, établis en majorité en France, l'avait en quelque sorte marginalisé des centres de décisions politiques de l'exil italien. Isolé en Suisse, sans réelle volonté d'insertion dans la nombreuse émigration économique italienne dont il se méfiait et que par ailleurs il méprisait, Schiavetti avait désespérément besoin d'engager un véritable combat contre le fascisme. Or, à partir d'août 1936, l'Espagne représentait le meilleur terrain de lutte directe contre l'Italie de Mussolini. Interventionniste de la première heure lors de la guerre de 1914, puis officier de l'armée italienne dans la troupe d'élite des Alpins, Fernando Schiavetti ne pouvait être absent de ce conflit. Il s'en explique ainsi dans une lettre d'août 1936:

> *« J'aimerais savoir s'il y a des projets sérieux. S'il y en a un, tenez compte que j'ai une importante expérience militaire, de commandement et d'organisation comme officier. Les mitraillettes et la guerre de montagne ont été mes spécialités. J'ai une famille et beaucoup de préoccupations mais je n'entends absolument pas rester absent de cette initiative (je le répète, sérieuse et collective) de l'émigration italienne. »*[10]

D'août 1936 à mai 1937, il tente donc de quitter la Suisse pour s'engager sur le front espagnol. Douze des quarante membres de son mouvement « Azione Repubblicana e Socialista » offrent leur service à l'Espagne républicaine; parmi eux Marcello Minello, Omero Ferrarini, Guglielmo Gennari et Pietro Fantini[11]. Bien qu'il se considère comme un *« membre de l'armée de l'arrière »*, sa présence en Suisse, alors que tout semble se jouer en Espagne, ne le satisfait pas[12]. Avant de partir, cependant, il veut régler la situation de sa famille. En tant que réfugié politique en Suisse, il était le seul à détenir un permis de travail; quitter son épouse et ses deux enfants signifiait alors les abandonner à leur propre sort. De plus, après les deux arrêtés fédéraux d'août 1936 – le premier du 15 août interdisant l'exportation d'armes et le second du 25 août condamnant tout enga-

---

10. F. Schiavetti à Luigi Campolonghi, Zurich, 4 août [1936], reproduite in Simona Colarizzi (éd), *L'Italia antifascista dal 1922 al 1940. La lotta dei protagonisti,* Bari: Laterza, 1976, p. 274.

11. Cf. F. Schiavetti à Carissimo Fantini, 20 décembre 1936, in Fonds Schiavetti, B. 29, fasc. 3, ISRT; il s'agit de Omero Ferrarini, né à Zurich et exilé en France dès 1935, membre actif de la Lidu; de Fantini Pietro, exilé à Paris en 1932, connu également pour son activité dans le cadre de la Lidu; de Guglielmo Gennari, exilé en Suisse et en France mort sur le front espagnol à une date inconnue. Pour les notices biographiques sur ces personnages voir, *La Spagna nel nostro cuore..., op. cit.* Quant à Minello, je n'ai pour le moment aucune information; cf. également, Elisa Signori, «L'Azione Repubblicana e Socialista», in Elisa Signori et Marina Tesoro, *Il Verde e il Rosso..., op. cit.*, pp. 209-210.

12. C'est du moins ainsi qu'il se présente dans une lettre à Fantini; cf. F. Schiavetti à Carissimo Fantini, 20 décembre 1936, in Fonds Schiavetti, *op. cit.*

gement en armes aux côtés d'un des deux camps en présence – le départ pour l'Espagne impliquait presque inévitablement pour un réfugié politique comme Schiavetti l'interdiction de revenir sur le territoire helvétique. En effet, les réfugiés politiques qui s'engageaient en Espagne enfreignaient aussi bien cet arrêté que les conditions liées à leur asile en Suisse, c'est-à-dire ne pas agir de manière à mettre en cause les relations de la Suisse avec ses voisins et n'avoir aucune activité politique.

Dès 1936, Schiavetti cherche donc des solutions pour pallier tous les inconvénients de cette situation. A la fin de l'année, il charge l'un de ses amis en France de lui trouver du travail, car depuis ce pays il aurait pu partir, sans doute l'âme plus légère, en confiant sa famille aux organisations antifascistes et à certains de ses amis exilés[13]. Mais cette tentative n'aboutit pas. En 1937, il essaie d'obtenir un certificat du journal français *Le Populaire* attestant d'un emploi comme correspondant en Espagne. Mais cette nouvelle initiative ne fonctionne pas, le journal se refusant à ce type de déclaration[14]. Enfin, la même année, il tente vainement de trouver en Suisse une solution pour sa famille en cherchant à confier sa femme et ses deux filles à des amis proches[15]. Mais la maladie pulmonaire de Giulia – contractée lors de son passage clandestin en Suisse et qui se rappelait constamment à elle – l'empêche probablement et définitivement de réaliser son projet. Il ne quittera donc pas le territoire helvétique, sa femme et ses deux filles constituant sans doute un obstacle insurmontable à ses yeux. La frustration qu'il en éprouvera sera cependant tempérée par deux types d'actions. En premier lieu – du moins selon un rapport de la Légation d'Italie à Berne d'octobre 1937 – Fernando Schiavetti se charge de trouver et d'envoyer des armes à l'Espagne républicaine. Un réseau s'établit ainsi entre Nice et Berne, ville à partir de laquelle Omero Ferrarini, de retour d'Espagne, assure la livraison du matériel[16]. En second lieu, Fernando donne un appui à son épouse pour la création du Comité féminin de l'Ecole libre italienne.

---

13. Cf. F. Volterra à F. Schiavetti, 25 novembre et 20 décembre 1936, in Fonds Schiavetti, B. 9, fasc. 8, ISRT. Sa volonté de quitter le territoire helvétique n'était à mon avis pas seulement liée à son départ en Espagne; en effet, Fernando tentait depuis longtemps de quitter Zurich; sur ce point je renvoie à mon article, «L'exil dans l'exil...», *op. cit.*

14. Cf. la réponse d'Angelo Tasca qui depuis son arrivée en France, travaille pour ce journal; A. Tasca à F. Schiavetti, 14 mai 1937, in AF, E 4320 (B) 1974/47, bd. 36

15. Voir à ce propos la correspondance avec l'antifasciste italien Mario Mascarin exilé à Bâle; par exemple, Mario Mascarin à Fernando Schiavetti, sd. [1937], in Fonds Schiavetti, B. 11, fasc. 261, ISRT.

16. Sur cette affaire voir le dossier personnel de Fernando Schiavetti, AF, E 4320 (B) 1974/47, bd. 36; voir également E. Signori, «L'Azione Repubblicana e Socialista», in E. Signori et M. Tesori, *Il Verde e il Rosso..., op. cit.*, p. 214. L'enquête de police ouverte en Suisse à la suite du rapport de la Légation d'Italie à Berne n'aboutit à rien.

« Un acte de solidarité... »

Pendant que Fernando tentait de quitter le territoire helvétique, Giulia, par contre, sous l'impulsion du conflit espagnol ouvrait de nouvelles perspectives à la lutte antifasciste active. Dès sa rencontre avec Fernando en 1915, cette femme combative n'avait cessé de soutenir les choix souvent difficiles de celui qui fut son professeur et qui devint son mari en 1918. Après sa fuite d'Italie en 1927 – date à laquelle elle passe la frontière suisse dans des conditions désastreuses pour rejoindre son mari en France[17] – elle décrit ainsi sa vie jusqu'à cette date:

> *« Jusqu'à ce jour j'étais, comme presque toutes les femmes de journalistes antifascistes, une jeune épouse et mère dans une maison tranquille et confortable. Les persécutions injustes d'âmes nobles qui ne faisaient qu'exprimer leurs propres idées de liberté et de justice par des personnes qui les traitaient comme des bandits agirent sur ma douleur et firent de moi immédiatement et simplement la vraie compagne de mon mari. Nièce de conspirateur pour la libération nationale, j'écoutais étonnée, dans mon enfance, les souvenirs de ma grand-mère garibaldienne. Le passé revenait, l'histoire se répétait dans ma famille. »*[18]

Depuis 1927, Giulia appuie Fernando dans sa lutte antifasciste à l'étranger. Le terrain de l'émigration italienne à Zurich va lui offrir les moyens d'une intervention concrète, et cette fois personnelle, dans la lutte antifasciste. Tout d'abord, elle s'occupe de l'Ecole libre italienne; Fernando, souvent absent pour des réunions politiques et peu enclin à cette lutte «culturelle», lui confie le rôle de le remplacer. Mais Giulia est aussi au centre de l'organisation des fêtes et manifestations antifascistes qui se déroulent dans le cadre de l'Ecole[19]. Comme son mari, elle détestait cette ville, mais elle sut pourtant faire profiter de sa présence la Communauté italienne zurichoise. Et très vite elle en devint l'âme et le cœur[20]. Lorsque la guerre civile espagnole éclate, l'idée de quitter la Suisse pour partir en Espagne ne l'effleure vraisemblablement pas. Par contre, elle perçoit la nécessité d'organiser la solidarité envers les républicains espagnols, mais aussi l'aide aux familles de ceux qui partent pour combattre. L'angoisse que lui procurent les velléités de départ de son mari n'est probablement pas absente de cette volonté d'organisation[21].

---

17. Voir le récit qu'elle en fait à Fernando Schiavetti, cf. Rondine [Giulia Schiavetti] à Falchetto [Fernando Schiavetti], Lugano, 12 mars 1927, in Fonds Schiavetti, B. 3, fasc. 1, ISRT.
18. «Fuga di Giulia Bondanini», in Fonds Schiavetti, B. 3, fasc. 1, ISRT.
19. Cf. Enrico Dezza, *I miei ricordi,* ouvrage qui, à ma connaissance, n'est pas encore publié; «Alla Scuola Libera Italia», *Giustizia e Libertà*, 11 janvier 1935.
20. «Genossin Giulia Schiavetti-Bondanini» (le titre du journal est illisible), 24 novembre 1955, in Fonds Schiavetti, B. 26, fasc. 27.
21. Voir par exemple Francesco et Maria Volterra à Giulia Schiavetti, sd [1937], in Fonds Schiavetti, B. 9, fasc. 8, ISRT.

Ainsi, la création du Comité féminin de l'Ecole libre italienne, remplira les deux fonctions indissolublement liées d'aide à l'Espagne républicaine et de soutien aux familles des volontaires partis de Suisse[22]. Réunir des fonds pour l'Espagne, s'occuper du ravitaillement des combattants et de la population espagnole n'avaient de sens en effet que dans la mesure où, à l'arrière, les familles des volontaires étrangers continuaient à tenir vive et haute la flamme de la lutte. Si ce noyau flanchait, le combat était inutile. Quelqu'un qui, comme Giulia, avait milité lors de la Première Guerre mondiale en Italie pour préparer le retour des combattants et organiser une armée féminine le savait mieux que personne[23]. Mais Giulia n'est pas la seule à en être consciente. Guido Tedaldi, dans une lettre qu'il écrit le 6 juin 1938 à la famille d'un de ses compagnons mort sur le front espagnol, insiste sur la valeur de cette lutte:

> *« Contre le monstre fasciste, des milliers, des centaines de milliers d'hommes luttent avec toutes leurs forces, avec un héroïsme surhumain, et ils meurent. Parmi eux, il y a votre Luigi. Pleurez. C'est votre frère, c'est votre enfant et vous en avez le droit. Cependant rappelez-vous que si le fascisme avait conquis le monde, vos larmes auraient été beaucoup plus abondantes et peut-être même qu'un jour vous auriez pleuré votre fils, mort non pour une cause juste mais pour une cause qui n'était pas la sienne. »*[24]

Le Comité féminin de l'Ecole, en s'occupant du moral de l'arrière, des femmes et des familles des combattants, répondait donc aux attentes de ceux qui étaient partis. Ainsi, à la mort de l'antifasciste italien Pietro Poletti, réfugié à Zurich dès 1923 et membre de l'Ecole libre italienne, le comité se charge d'épauler sa femme et ses deux enfants restés sans soutien[25]. L'envoi de courriers à la famille d'un volontaire engagé aux côtés de l'Espagne républicaine constituait un autre moyen privilégié d'aide morale. Les échanges épistolaires entre les combattants et leur famille étaient en effet particulièrement difficiles. La lenteur de la poste, la peur de la censure et la crainte qu'une lettre venant d'Espagne n'expose la famille à l'ostracisme de son entourage rendaient la décision d'écrire spécialement délicate[26]. Le Comité féminin – comme semble l'attes-

---

22. Sur ce comité voir Franca Magnani, *Una famiglia italiana..., op. cit.*, p. 141. Les informations sur ce comité sont malheureusement très lacunaires et je ne suis pas en mesure d'indiquer sa date de fondation.

23. Cf. «Il trattenimento sociale della «Giovane Italia». La conferenza della signorina Giulia Bondanini», *L'Unione Liberale di Perugia,* 11 février 1918.

24. Guido Tedaldi à la famille Gerla, 5 juin 1938, in Virgilio Gilardoni, «Il Ticino tra democrazia e fascismo nella testimonianza dei volontari per la difesa della Repubblica di Spagna», *Archivio Storico Ticinese,* n° 65-68, 1976, p. 124.

25. Sur Pietro Poletti, voir *La Spagna nel nostro cuore..., op. cit.* Sur la réaction du comité à sa mort voir le rapport du poste de police du canton de Zurich en date du 12 juillet 1937, in AF, E. 4320 (B), 1974/47, bd. 36.

26. A ce propos, voir Virgilio Gilardoni, *Il Ticino tra..., op. cit.*, p. 32 et pp. 37-38.

ter la lettre de Guido Tedaldi reproduite en annexe – remplissait aussi une fonction d'intermédiaire; les lettres que ce comité pouvait envoyer avaient l'avantage de parvenir aux destinataires plus rapidement et plus fréquemment. Elles témoignaient en outre de la présence en Suisse d'un nombre de femmes prêtes à soutenir le choix des combattants, quoi qu'il arrive. En l'état de la recherche, je n'ai malheureusement pas plus d'informations sur ce comité; je ne peux donc donner aucune indication sur ses effectifs, sur l'aide matérielle qu'il apportait, sur ses possibilités et moyens de communication avec les volontaires engagés aux côtés de l'Espagne républicaine, etc. La lettre de Guido Tedaldi, du 24 juin 1938, est la seule trace actuellement retrouvée de son activité durant la guerre civile. Le comité féminin devint, par la suite et notamment durant la Seconde Guerre mondiale, un point de référence pour des aides de toutes sortes. Durant cette période, ce comité promut toute une série de conférences sur les conditions de vie des femmes et, à partir de 1945, Giulia Schiavetti est appelée à organiser une association pour les enfants italiens[27].

Guido Tedaldi: une synthèse

La lettre que Guido Tedaldi envoie au Comité féminin de Zurich en juin 1938 illustre à mon avis admirablement la complémentarité des deux types d'engagement que j'ai présentés en traitant du cas des époux Schiavetti. Comme nous l'avons vu, le départ sur le front espagnol restait problématique pour ceux qui devaient assumer des responsabilités familiales. L'aide matérielle et morale aux familles des combattants pouvait alors jouer un rôle de soutien important à ceux qui choisirent, au contraire de Fernando, la prise d'armes en Espagne, comme ce fut le cas pour l'ouvrier italien Guido Tedaldi. Ce dernier, en effet, bien que père de trois enfants, n'hésite pas à quitter le territoire helvétique pour aller se battre en Espagne[28]. Ouvrier communiste, actif dans les mouvements de grèves en Suisse entre 1930 et 1932, il avait déjà pris des risques considérables, car emprisonné en 1936 pour activités antifascistes, il était sous la menace d'un renvoi définitif du territoire helvétique. Pourtant, en 1937, il n'hésite pas à partir sur le lieu du conflit. Or, si pour lui-même le départ constituait la poursuite logique d'une lutte pour laquelle il avait été prêt à faire de la prison, pour son épouse par contre les conséquences de ce dernier choix étaient cette fois de taille. Obligée de trouver un moyen pour subvenir aux besoins de sa famille, elle allait de plus se retrouver seule dans un village tessinois, dans une région de Suisse où la guerre civile était fortement discutée et matière à conflits[29]. Enfin elle savait pertinemment

---

27. Cf. Gigina Battisti à Giulia Schiavetti, 24 mars 1945, in Fonds Schiavetti B. 3, fasc. 3, ISRT.
28. Sur Guido Tedaldi, voir la notice biographique in *La Spagna nel nostro cuore..., op. cit.*
29. Sur la situation politique du Tessin au moment de la guerre civile, voir le numéro spécial consacré à la guerre civile en Espagne de la revue *Archivio Storico Ticinese*, déjà cité.

qu'elle avait peu de chances de revoir son époux. Dans son cas, à la peur de la mort de Guido sur le champ de bataille, venait encore s'ajouter la menace de renvoi qui pesait déjà sur lui et sur laquelle son départ pour le front ne pouvait avoir qu'un effet néfaste. En juillet 1939, d'ailleurs, le Conseil d'Etat du canton du Tessin statuera sur le renvoi définitif de Tedaldi du territoire helvétique[30]. Après la guerre civile, il est d'abord interné dans un camp en France puis s'embarquera pour l'URSS. Si Fernando Schiavetti avait renoncé à partir en Espagne à cause des responsabilités familiales qui lui incombaient, pour Guido Tedaldi qui avait fait le choix opposé, le Comité féminin de Zurich devenait alors essentiel, et il en avait conscience. Dans sa lettre de juin 1938, il ne demande rien pour lui, et considère comme un acte de solidarité les envois que le Comité féminin pourrait faire à son épouse, même si par ailleurs, il semble peu conscient des problèmes matériels qu'elle peut rencontrer.

L'analyse de l'activité d'une organisation comme le regroupement antifasciste féminin de Zurich offre donc une nouvelle piste de recherche. On a traité et on traite encore de l'engagement des femmes pour l'aide aux enfants espagnols. Mais force est de constater qu'on oublie souvent la famille des volontaires étrangers engagés aux côtés de la République. Ainsi, par exemple, dans les notices parues dans le dictionnaire biographique des Italiens sur le front espagnol, publié par l'Association italienne des volontaires et combattants antifascistes en Espagne (AICVAS), il n'est jamais, ou presque, fait mention de la famille du combattant[31]. Comme si celle-ci n'avait en fin de compte aucune importance. L'analyse de la trajectoire de tout militant politique, et en particulier des antifascistes émigrés ou exilés italiens, ne devrait cependant pas faire l'économie d'une mise en perspective de la situation familiale. L'engagement inabouti de Fernando Schiavetti et l'action des femmes dans le Comité féminin de l'Ecole libre italienne de Zurich, et de Giulia Schiavetti-Bondanini en particulier, semble le confirmer. La prise en compte de la famille comme facteur social structurant devrait permettre, à mon avis, une approche différenciée et renouvelée de l'articulation entre sphère publique et sphère privée.

---

30. Cf. Il Consiglio di Stato della Repubblica e Cantone Ticino, Bellinzona, 7 juillet 1939 reproduit in Virgilio Gilardoni, *Il Ticino tra..., op. cit.*, p. 133.
31. Cf. *La Spagna nel nostro cuore..., op. cit.*

Document

« Espagne, 24 juin 1938

Au Comité antifasciste féminin de Zurich,

Chères camarades,

Je me trouve actuellement en Espagne dans la Brigade Garibaldi, depuis 7 mois maintenant. J'ai laissé en Suisse ma famille, c'est-à-dire ma femme et mes trois enfants.

Bien que ma femme ait compris que, en venant ici, je n'ai fait que mon devoir, je sais néanmoins qu'une femme seule, dans un pays où probablement personne ne l'encourage ni ne lui est de bons conseils, peut avoir des moments d'angoisse et de mélancolie.

Je m'adresse justement à vous autres, pour savoir s'il ne vous est pas possible de lui accorder votre aide morale en lui envoyant de temps en temps quelques-uns de vos écrits, afin qu'elle puisse se rendre compte qu'il y a d'autres femmes qui la comprennent. Vous autres qui habitez dans une grande ville, vous ne pouvez pas imaginer comment une femme seule, qui a conscience de ce qui se passe et vivant au sein d'un village dans lequel toutes les autres femmes sont sous l'influence de la religion et du préjugé, peut se trouver isolée. C'est pourquoi quelques-unes de vos lettres pourraient lui faire du bien.

J'espère pouvoir obtenir cette faveur que je considérerais comme un acte de solidarité.

En vous promettant de lutter jusqu'à la fin, jusqu'à la victoire, je vous envoie mes salutations.

Tedaldi Guido
Barcelone »

Guido Tedaldi au Comité antifasciste féminin de Zurich, Barcelone, 24 juin 1938, in Fonds Schiavetti, B. 17, fasc. 11, ISRT.